

# Le rôle des milieux non-universitaires dans la formation des jeunes chercheurs

Brigitte GEMME, Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie, UQAM

Les chercheurs en sciences humaines et sociales ont tendance à croire que les relations université-milieu ne concernent que leurs collègues des sciences naturelles et du génie qui travaillent en partenariat avec des entreprises. Pourtant, pour comprendre le monde social, il est souvent nécessaire d'entrer directement en relation avec des personnes et avec des organisations non-universitaires, par exemple pour négocier l'accès à un terrain ou pour bénéficier des savoirs acquis par d'autres avant nous. Par ailleurs, plusieurs universitaires n'hésitent pas à collaborer avec des groupes sociaux ou avec l'État dans la perspective d'améliorer les conditions de vie de la population ou la qualité des services publics. Le seul fait que ces collaborations de recherche apparaissent « moralement correctes » les rend-elles, par essence, différentes des partenariats établis, par exemple, entre des chercheurs en physique acoustique et un avionneur qui chercherait à réduire le bruit produit par ses moteurs? Ne serait-ce que de manière hypothétique, je crois qu'il vaut la peine de reconsidérer certaines de nos pratiques de recherche non seulement comme des relations « de terrain » mais aussi sous l'angle plus général des relations université-milieu. Ces relations ont-elles une influence sur nos pratiques de recherche et sur les connaissances que nous produisons?

Pour tenter de répondre à cette question, je dispose des données d'un sondage réalisé en 2003 et 2004 auprès de 856 étudiants et étudiants de la maîtrise et du doctorat de tous les domaines disciplinaires et de toutes les universités francophones du Québec<sup>1</sup>. Examiner les modes de formation à la recherche a l'avantage de mettre en lumière les pratiques de recherche courantes qui ont le plus de chances de se reproduire dans l'avenir, à la fois dans le monde universitaire et à l'extérieur de celui-ci (puisque seule une minorité de diplômés poursuivront dans les faits une carrière universitaire). Quels sont donc les liens qu'entretiennent les étudiants avec le milieu?

En sociologie et en anthropologie, il semble effectivement rare qu'on puisse parler de véritable « partenariat », dans le sens où les échanges entre les universitaires et les non-

universitaires sont souvent limités aux pratiques traditionnelles de « terrain ». Parmi les 34 aspirants sociologues (20) et anthropologues (14) qui ont répondu à notre enquête, 20 (62%) se disaient en relation avec au moins une organisation non-universitaire : trois avec une entreprise, sept avec une organisation gouvernementale, 15 avec une organisation non-gouvernementale ou communautaire, cinq avec un établissement de santé et deux avec un autre type d'organisation<sup>2</sup>. Ces relations étaient toutefois d'une assez faible intensité : elles reposaient presque toujours sur une entente verbale informelle entre les parties et peu de ressources y sont échangées. En effet, la relation avec le milieu non-universitaire permettait surtout à ces étudiants d'accéder à un terrain (16/20) ou à des données (12) et beaucoup plus rarement à de l'encadrement intellectuel (7), à un espace de travail (5) ou à du financement (4). Les étudiants ont peu à fournir en retour : l'obligation de présenter oralement ses résultats à l'organisme, de rédiger un rapport écrit spécifique et/ou de consacrer du temps à l'organisation ne touche qu'environ le tiers des étudiants collaborateurs.

Les « collaborateurs » non-universitaires ne sont pas pour autant les sujets passifs des enquêtes étudiantes : dans 11 des 20 cas de collaborations, les étudiants sont en lien avec des représentants non-universitaires dotés au moins d'une maîtrise. Des titulaires de doctorats sont aussi présents dans huit cas. Aussi il ne faut pas se surprendre du fait que la moitié des étudiants collaborateurs déclarent avoir reçu du soutien de la part de non-universitaires dans la réalisation de leur mémoire ou de leur thèse.

Il n'en demeure pas moins que, sauf exception, les étudiants en sociologie et en anthropologie de notre échantillon qui sont en lien avec des organisations non-universitaires font partie de la catégorie que nous appelons les « collaborateurs non-contractuels », c'est-à-dire qu'ils ont des liens non-formalisés d'une intensité plutôt faible avec le milieu. Parmi le groupe plus large des étudiants en sciences humaines et sociales (N=347), nous avons observé une autre forme, plus intense, de partenariat, celle des « collaborateurs directs ». Pour mesurer l'effet relatif de ces différentes formes de collaboration (et les comparer à l'absence de toute collaboration), j'examinerai maintenant l'ensemble des étudiants en sciences humaines et sociales en fonction de

leur profil de collaboration, en gardant en tête que les étudiants collaborateurs en sociologie et en anthropologie ressemblent surtout aux « collaborateurs non-contractuels ». Fait à noter, nous avons divisé les étudiants non-collaborateurs en deux catégories, les titulaires d'une bourse d'excellence majeure et les non-boursiers, pour tenir compte du niveau de soutien institutionnel très différent dont les étudiants disposent. Toutes les différences entre les catégories dont nous faisons état dans cet article sont très significatives sur le plan statistiques au risque de 95% et, dans les autres cas (voir mentions en bas de page), les tendances observées sont constantes.

Force est de constater que les étudiants les plus choyés sont les collaborateurs directs et les boursiers non-collaborateurs, si l'on se fie à l'évaluation subjective qu'ils font de leur expérience. Par exemple, ces deux groupes ont la même tendance à trouver leurs conditions d'études « égales » (35%) ou « meilleures » (58%) par rapport aux autres étudiants de leur département ou centre. Quand on les interroge sur leur niveau de satisfaction globale, ce sont les non-collaborateurs boursiers qui se disent les plus satisfaits (3,37/4 en moyenne, où 1 = très insatisfait et 4 = très satisfait), même si leur satisfaction à l'égard de chacune des ressources dont ils disposent pour la réalisation de leur mémoire ou de leur thèse est généralement plus faible que celle des collaborateurs directs et des collaborateurs non-contractuels.

Une des ressources évaluées par les étudiants, l'encadrement intellectuel, mérite qu'on s'y attarde un peu plus longuement. Les étudiants qui sont les plus satisfaits à cet égard sont les collaborateurs directs (3,53, où 4 représente le plus haut niveau de satisfaction), et les moins satisfaits sont les non-boursiers non-collaborateurs (3,14). Entre les deux se trouvent, sensiblement au même niveau (3,40 et 3,37), les collaborateurs non-contractuels et les boursiers non-collaborateurs<sup>3</sup>. La satisfaction accrue des collaborateurs directs à cet égard est peut-être associée au plus grand nombre d'intervenants différents qui soutiennent ces étudiants. En effet, les collaborateurs directs affirment avoir reçu du soutien, en moyenne, de 3,70 types d'intervenants différents<sup>4</sup>, contre 3,42 pour les collaborateurs non-contractuels, 3,10 pour les boursiers non-collaborateurs et 2,49 pour les non-boursiers non-collaborateurs,

<sup>1</sup> Ces données font partie de l'enquête du CIRST sur la formation des étudiants à la recherche dans le cadre des collaborations université-milieu. Les principaux résultats de l'enquête sont disponibles sous forme de note de recherche (2003-05 et 2005-04) sur le site du CIRST : <http://www.cirst.uqam.ca/>, section Publications/Notes de recherche.

<sup>2</sup> Les étudiants pouvaient être en lien avec plus d'un type d'organisation. Il faut savoir que notre enquête cherchait à suréchantillonner les étudiants formés dans le cadre d'une collaboration université-milieu; on ne peut donc pas déduire, à partir de nos données, la proportion d'étudiants qui entretiennent des liens avec le milieu parmi la population étudiante en sociologie et en anthropologie.

<sup>3</sup> Seule la moyenne de 3,14/4 est significativement plus basse (test t) par rapport à l'ensemble de l'échantillon, les différences entre les trois autres catégories d'étudiants étant peu significatives.

<sup>4</sup> Les répondants devaient nous indiquer tous les types d'intervenants, parmi les suivants, qui les avaient soutenus dans la réalisation de leur mémoire ou de leur thèse : directeur, co-directeur, autres professeurs, étudiants plus avancés, étudiants de niveau égal ou moindre, professionnels de recherche universitaires, techniciens de recherche universitaires, employeur, autres représentants d'organisations non-universitaires et autres personnes.

qui sont les plus isolés de tous<sup>5</sup>. Chez les collaborateurs directs, ce « réseau de soutien » a d'ailleurs une chance sur deux de comprendre, entre autres, des non-universitaires (employeur ou autre représentant d'organisation non-universitaire). On observe donc que la collaboration avec des organisations non-universitaires permet aux étudiants qui y prennent part d'élargir leur réseau social et de bénéficier du soutien de personnes issues d'horizons diversifiés.

Ce réseau, dans sa portion non-universitaire, est par ailleurs constitué de personnes détenant un haut niveau de qualification : près des deux-tiers des collaborateurs directs (63,8%) ont des contacts avec des non-universitaires titulaires d'un doctorat. Cette proportion est nettement plus faible chez les collaborateurs non-contractuels, se situant à 43,1%. Contrairement à la situation observée en SNG, toutefois, il est plus rare que les organisations non-universitaires consacrent des ressources humaines à temps plein à la recherche. Conséquemment, il arrive aussi moins souvent que des représentants non-universitaires avec lesquels les étudiants en sciences humaines et sociales sont en relation soient des chercheurs à temps complet. Il n'en demeure pas moins que les collaborateurs directs en sciences humaines et sociales ont accès à un groupe de référence beaucoup plus large que leurs pairs non-collaborateurs, qu'ils soient ou non boursiers.

Cette ouverture au milieu se traduit-elle par une fermeture à la communauté universitaire? De toute évidence non puisque 82,5% des collaborateurs directs ont effectué

au moins un type de diffusion de leurs résultats de recherche dans le cadre de leurs études et que les deux-tiers (67,5%, soit autant que chez les boursiers non-collaborateurs) ont déjà été exposés à l'évaluation par les pairs. Leurs publications sont notamment des rapports et des communications orales, mais aussi des articles (45,0%). Les collaborateurs directs sont donc ainsi les plus susceptibles d'avoir déjà publié (82,5%), devant les boursiers non-collaborateurs (78,4%) et les collaborateurs non-contractuels (73,9%). La proportion des non-boursiers non-collaborateurs qui ont publié est faible (52,5%)<sup>6</sup>, ce qui apparaît problématique étant donné le caractère central de la diffusion des résultats de recherche pour l'avancement des connaissances. Ces derniers sont également les moins exposés à l'évaluation par les pairs, seuls 38,8% ayant vécu cet important rite académique.

Enfin, le recours au soutien offert par des non-universitaires ne signifie pas non plus que les étudiants collaborateurs se détournent en masse des carrières universitaires : leurs projets professionnels ne se distinguent pas significativement de ceux des autres catégories d'étudiants en sciences humaines et sociales. Règle générale, le désir d'obtenir un poste universitaire maintient une large part (c'est l'emploi idéal d'environ 45% des répondants) mais plusieurs affirment quand même préférer travailler au sein d'organisations gouvernementales ou, plus rarement, d'une entreprise ou du milieu communautaire.

Ce très rapide survol de l'expérience de collaboration avec le milieu des étudiantes

et étudiants en sciences humaines et sociales montre que, dans le spectre des situations possibles, les aspirants sociologues et anthropologues s'en tiennent généralement à des collaborations d'assez faible intensité. Autrement dit, la relation entre ces étudiants et le milieu non-universitaire est davantage typique du lien entre un chercheur et son objet de recherche que d'un partenariat fondé sur la réciprocité. Malgré tout, la contribution du milieu à la formation des étudiants n'est pas forcément limitée à se laisser étudier docilement : environ la moitié des étudiants collaborateurs affirment recevoir de l'encadrement intellectuel ou du soutien de la part de non-universitaires. La forme et l'ampleur du soutien qui est apporté par ces acteurs non-universitaires à la formation de la relève dans nos disciplines mérite d'être étudiée plus à fond. En revanche, d'un point de vue éthique, on peut se demander quelle contribution les étudiants offrent en retour des données et souvent du soutien qu'ils reçoivent des organisations non-universitaires. Il existe dans nos disciplines une tension entre la contribution à l'avancement de la discipline et la contribution à la société qui ne peut ni ne doit se résoudre tout à fait. Poursuivre la recherche et la réflexion sur les collaborations université-milieu dans notre pratique constitue certainement une des manières d'apprendre à vivre avec cette tension, un héritage qui mérite d'être transmis à la relève en formation.

<sup>5</sup> Seule la moyenne de 2,49 est significativement plus basse (test t) par rapport à l'ensemble de l'échantillon, les différences entre les trois autres catégories d'étudiants étant peu significatives.

<sup>6</sup> Seule la moyenne de 52,5% est significativement plus basse (test t) de l'ensemble de l'échantillon, les différences entre les trois autres catégories d'étudiants étant peu significatives.